

BUREAUX : RUE NIZAN, 1

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; six mois, 23 fr.; un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; six mois, 27 fr.; un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. Réclames: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le bureau du journal, rue Nizan, 1; à Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. Havaas, Laflotte-Bullier, 4, Ci-devant de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 11, 6 45, 7 33, 8 32, 9 23, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 43, 10 22, 11 35. s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 00, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 23, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 21, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 0

| BOURSE DE PARIS | |
|----------------------|-------|
| DU 3 JANVIER | |
| 5 0/0 | 58 25 |
| 4 1/2 | 84 50 |
| Emprunt 1872 (5 0/0) | 93 25 |
| Emprunt 1871 | 93 25 |
| DU 5 JANVIER | |
| 5 0/0 | 58 20 |
| 4 1/2 | 84 25 |
| Emprunt 1872 (5 0/0) | 93 25 |
| Emprunt 1871 | 93 40 |

ROUBAIX, 5 JANVIER 1874

BULLETIN DU JOUR

L'Espagne est sortie du provisoire, puisqu'elle a proclamé officiellement la république. Cette suppression du provisoire n'a point assuré la stabilité du gouvernement puisqu'en moins d'une année on a changé cinq fois de pouvoir exécutif. Ce furent d'abord les citoyens Figueras, Castelar et Py-y-Margall qui rouassèrent le pouvoir dédaigneusement abandonné par le roi Amédée. Ces triumvirs n'eurent rien de plus pressé que de se débarrasser les uns des autres, comme dans *Rabagas*, et l'éminent Figueras se chargea de faire tout seul le bonheur du peuple; ce fut ensuite le tour du non moins éminent Py-y-Margall, sous la direction duquel s'opèrent tous les mouvements internationalistes, cantonalistes et communardes. M. Salmeron remplaça M. Margall et fut lui-même remplacé par M. Castelar qui, au moment du coup de force du 2 janvier, allait céder la direction des affaires au citoyen Chao, un nom prédestiné. Voilà comment on sort du provisoire en proclamant la république définitive. Un journal français apprécie en ces termes les événements espagnols :

« La tragédie qui se poursuit en Espagne a rempli toute l'année 1873 et ne paraît pas près de finir. République sans républicains, armée sans soldats, trésor sans argent, hommes d'Etat sans vergogne, libéraux d'autrefois, aujourd'hui fanatiques d'arbitraire, des généraux invincibles et qui reculent toujours, des avocats qui veulent nourrir les sans-culottes avec des phrases, les forçats maîtres de Carthagène, misère, ignorance, abrutissement... voilà pour le tableau général de l'Espagne. Il ne lui manque absolument que les dix mille auxiliaires dont un de nos représentants radicaux lui faisait espérer la collaboration. »

Il n'y a de salut pour l'Espagne que dans le retour à la monarchie légitime héréditaire. On s'est voilé la face dans la presse républicaine française à la nouvelle du coup d'Etat de Madrid. Un 18 brumaire! C'est horrible, se sont criés les frères et amis. Pourvu du moins que ce soit en faveur de la République! A ce compte, le coup d'Etat serait parfaitement accepté, car il n'y a d'attentats de ce genre qui soient condamnables que ceux qui ne tournent pas au profit des républicains. Les renseignements qui nous sont transmis portant qu'un nouveau gouvernement a été constitué. Voici la dépêche qu'a reçue l'agence Havas :

Madrid, 4 janvier.

« Le ministre, après avoir été formé sous la présidence du maréchal Serrano, duc de la Torre :

- Affaires étrangères, M. Sagasta; guerre,

M. Zavala; justice et cultes, M. Figuerola; agriculture et commerce, M. Becerra; finances, M. Echegaray; intérieur, M. Garcia Ruiz; marine, M. Topete. »

Ce ministère est entièrement composé, comme on le voit, des membres des partis qui ont fait la révolution de 1868 et établi ou soutenu la monarchie d'Amédée. Que feront ces ministres? C'est ce que nous ignorons encore complètement.

A Londres, on savait dès le 3 qu'un nouveau gouvernement, sous la présidence du maréchal Serrano, serait installé à Madrid et qu'il serait composé en partie d'anciens radicaux, en partie des conservateurs. Il ne serait point question d'ailleurs du rétablissement d'une monarchie.

Nous avons quelques nouveaux détails sur la discussion des Cortès; une dépêche du 3 portait ce qui suit :

Après une discussion qui a duré quatorze heures, de deux heures de l'après-midi à quatre heures du matin, le gouvernement de M. Castelar a été battu par 120 voix contre 100. M. Castelar a alors donné sa démission. M. Salmeron, président des Cortès, occupait le fauteuil de la présidence lorsqu'un officier lui apporta une lettre du général Pavía, capitaine général de Madrid, lui demandant de dissoudre les Cortès. — Une grande partie des députés qui avaient voté contre M. Castelar lui demandèrent alors de conserver la présidence du gouvernement, mais M. Castelar maintint sa démission. — Une compagnie de garde civile entra en ce moment dans la salle des séances et en fit sortir les députés. — Le capitaine général Pavía, entouré de son état-major, se trouvait devant le palais des Cortès, en face duquel des canons étaient braqués. »

C'est, dit-on, M. Salmeron, président des Cortès, qui a contribué puissamment au renversement de son successeur, M. Castelar.

Tous les détachements de gendarmerie des environs étaient concentrés le 2, à Barcelone, par crainte de troubles à l'occasion de l'ouverture des Cortès. La force publique occupe l'imprimerie du journal *intransigeant* et *l'Etat-Catalan*.

Le *Daily Telegraph* a des nouvelles de Cape-Coast-Castle du 15 décembre. Le correspondant de ce journal dit que plus de 300 soldats ont péri dans les eaux du Prah. Un détachement d'Anglais qui a suivi les Ashantes a constaté que la fuite de ces derniers était des plus précipitées et qu'elle avait rendu libre tout le territoire compris entre Cape-Coast-Castle et le Prah. A cause de l'état sanitaire, malheureusement peu satisfaisant des troupes anglaises, sir Garnet Wolseley ne se proposait pas de quitter Cape-Coast-Castle avant le 25 décembre. Quelques renforts étaient récemment arrivés d'Angleterre.

Les Américains paraissent vouloir introduire le sans-gêne de leurs manières dans les relations internationales. On se rappelle le récent message du président Grant, où il affirmait de la façon la plus blessante pour les têtes couronnées la supériorité du régime républicain sur la monarchie, tandis qu'il est avéré qu'aux Etats-Unis la vénalité, la dilapidation et le favoritisme ont atteint un degré qui lui serait difficile

de dépasser. Voici qui va plus loin : pour ne pas être exposés à restituer le *Virginus*, ils le font couler bas en vue du port qui doit le recevoir. C'est la seconde fois que les Américains usent de ce procédé aussi simple qu'étrange. Pendant la guerre de sécession, ils s'emparèrent de force de la *Floride* dans le port même de Bahia. Aussitôt réclamations du Brésil : elles sont reconnues justes; mais tout à coup, par une nuit sombre, la *Floride* coule, étant à l'ancre devant le fort de Montréal.

Le camp de Conlie et l'armée de Bretagne

(Deuxième et dernier article)

Nous reprenons aujourd'hui l'analyse du rapport de M. de la Borderie sur le camp de Conlie et les mobilisés de Bretagne.

Après la démission de M. de Kératry, le commandement supérieur du camp de Conlie et des mobilisés de Bretagne fut donné à un officier de marine fort distingué, M. de Marivault, capitaine de vaisseau, promu au grade de général de division à titre auxiliaire. Dès le jour de son entrée en fonctions (10 décembre 1870), il demanda des armes et l'évacuation du camp, et ne cessa, pendant près d'un mois, de renouveler tous les jours cette demande.

Nous avons déjà dit que jusqu'à la fin décembre on ne lui répondit que par des refus ou des ajournements. Voyant l'armée de Chanzy refoulée sur le Mans et les 49,000 hommes de Conlie, toujours sans armes, sans instruction militaire menacés d'un affreux désastre, il ne consulta que son devoir, qui était de préserver ses soldats, et du 20 décembre 1870 au 20 janvier 1871, il renvoya en Bretagne plus de 30,000 mobilisés.

Ce mouvement s'exécuta avec un certain désordre, chose inévitable, puisqu'il se faisait sans ordre, et même, on peut le dire, contre les ordres du gouvernement de Bordeaux. Le ministre se résigna toutefois à accepter le fait accompli, mais ordonna, malgré tout, le 30 décembre, de « réserver la question de Conlie » et de maintenir quelques troupes sur cette position. Le triste privilège de rester dans ce cloaque échut à six bataillons mobilisés d'Ille-et-Vilaine, formant une brigade aux ordres du général Gailard.

Sous le coup des pressantes réclamations de la mairie de Rennes, et des sentiments d'indignation qui se manifestaient en Bretagne, le ministre de la guerre s'était enfin décidé à armer les mobilisés bretons, et le 27 décembre 1870 (notez cette date), 41,000 fusils Springfield étaient dirigés de Brest sur Rennes pour cette destination. Ils ne purent être distribués qu'au commencement de janvier, et les bataillons d'Ille-et-Vilaine restés au camp de Conlie ne reçurent même les leurs que le 7 de ce mois.

Mais sait-on ce que c'était que ces fusils? Le rapport d'après de nombreux témoignages, nous l'apprend :

Monture en bois de noyer de mauvaise qualité, spongieux et qui, se gonflant à l'humidité, empêchait, dans trois fusils

sur quatre, de pouvoir tirer la bague sans le secours de deux hommes, quelquefois de trois.

Platines non repassées, les pièces des batteries mal ajustées, ou sorte que dans certains fusils les ressorts ne jouaient pas, et que l'on ne pouvait armer l'arme; dans d'autres, au contraire, le chien ne tonait pas au cran de repos ou retombait mollement sans écraser la capsule. De plus, beaucoup de ces pièces étaient en fonte et n'offraient par conséquent aucune résistance.

Quant aux cheminées, plusieurs n'étaient pas percées; ce fait a été reconnu par M. de Freycinet, délégué de M. Gambetta, devant la commission d'enquête du 4 septembre, et celles qui étaient percées ne valaient guère mieux, la plupart étant bouchées par la rouille, la crasse, l'huile solidifiée dont toutes ces armes étaient couvertes. Et ne dites pas qu'on pouvait les nettoyer et déboucher les cheminées : il est constaté que les mobilisés bretons n'avaient ni armoires, ni ouvriers d'art, ni brosses, ni huile, ni épinglettes de cheminée, en un mot, aucun moyen de nettoyage.

Cartouches en partie mouillées, plus de la moitié trop fortes : la balle ne pouvait entrer dans le canon que franche et entièrement dépourvue de l'enveloppe de la cartouche, qui eût dû régulièrement entrer avec la balle en formant bourre. De là, dans le chargement, une complication qui rendait presque impossible en présence de l'ennemi, surtout si l'on songe que les trois quarts des mobilisés n'avaient jamais appris à charger un fusil.

Les résultats donnés par ces armes répondaient nécessairement à leur qualité; dans les divers essais qu'on en fit avant la bataille du Mans, ou immédiatement après, il y eut tantôt 20 ratés pour 100 (c'est là le plus beau succès obtenu), tantôt 33 pour 100, enfin même jusqu'à 60 pour 100 !!

C'est avec cet armement qu'on envoya, le 10 janvier 1871, les six bataillons d'Ille-et-Vilaine tenir tête aux Prussiens dans la position de la Tuilerie, l'une des plus importantes de celles qui devaient la ville du Mans.

Ils étaient partis de Conlie le 8 avec deux jours de vivres, mais le 10 et le 11 ils ne reçurent rien; et le pays étant déjà fort épuisé, ils souffrirent fort de la faim. Le 11 janvier, à quatre heures et demie, 4,000 d'entre eux furent attaqués par une grosse division prussienne, son général en tête, et, suivant un témoin oculaire, voici ce qui arriva :

« A la fusillade prussienne, les mobilisés répondirent par quelques coups de feu, plus dangereux pour leurs camarades que pour l'ennemi. La plupart des fusils ne purent faire feu, soit parce que la poudre était mouillée, soit que les batteries ne fonctionnaient pas ou que les cheminées et les tonnerres ne fussent pas percés, comme il a été vérifié depuis. »

En face d'un pareil résultat, il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver : les mobilisés qui n'avaient pas d'instruction militaire, pas de solidité par conséquent, se voyant trahis par leurs

armes, abandonnèrent la position à six heures du soir.

Dès le lendemain, une dépêche du ministre de l'intérieur à tous les préfets se hâta d'apprendre à toute la France la honteuse débâcle des mobilisés bretons de la Tuilerie.

Mais le ministre se garda bien de donner la même publicité de la belle conduite d'une autre troupe de mobilisés bretons qui, dans cette même bataille du Mans, avaient bravement concouru, avec les zouaves de Charette, à reprendre le plateau d'Avours; le général Chanzy en avait cependant instruit le ministre dès le 11 janvier au soir.

Telle était, envers les Bretons, le genre d'impartialité de M. Gambetta. Mais aussi, comme disait le préfet d'Ille-et-Vilaine, pourquoi ces pauvres Bretons n'avaient-ils pas une foi républicaine capable de satisfaire M. Gambetta?

Une autre question inquiétante, qu'on se pose malgré soi, est de savoir pourquoi, par qui et comment des hommes, qui manifestement n'étaient pas des soldats, qui n'avaient ni instruction militaire, ni armes sérieuses, avaient pu se trouver mêlés dans cette terrible bataille du Mans, c'est-à-dire inévitablement envoyés à la boucherie ou au déshonneur.

M. de La Borderie démontre, par des documents et des témoignages authentiques, que la responsabilité d'un tel crime, — et ne fut-ce que de l'incurie, le mot n'est pas trop fort, — retombe incontestablement sur M. Gambetta.

Le commandant des mobilisés (M. de Marivault) n'avait cessé de demander des armes et l'évacuation de ce camp fangeux où toute instruction militaire était impossible; n'ayant pu obtenir qu'un armement détestable et une évacuation incomplète, d'ailleurs beaucoup trop tardive, il avait à plusieurs reprises et très-nettement fait connaître au gouvernement et au général Chanzy l'incapacité militaire de ses troupes, l'impossibilité de leur donner une destination active sans courir à un désastre certain.

Le ministre de la guerre, sans tenir le moindre compte de ces avertissements, avait envoyé au général Chanzy cette dépêche officielle du 5 janvier 1871 :

« Vous avez sous la main 40,000 Bretons pour garder votre ligne du Mans. »

Le général Chanzy avait eu tort d'accepter pour vraie cette affirmation fautive, il l'a reconnue depuis; mais qui l'a trompé? qui est par conséquent l'auteur de l'échec de la Tuilerie, de la perte de la bataille du Mans et de la dernière armée de la France? M. Gambetta!

Et cet homme ose invoquer, pour excuse de ses fautes et même pour titre de gloire, les services qu'il prétend avoir rendus à la défense nationale! Tous ses services se bornent à l'avoir ruinée. Aussi ne peut-on s'étonner de voir l'indignation que soulève, dans tous les cœurs patriotes, cette prétention effrontée de Gambetta en face des révélations du rapport sur Conlie.

ne parlez pas. Ces voix m'irritent les nerfs. Descendez tous, et laissez-moi seule.

Sur l'ordre du docteur, qui donna raison à la malade, et sur les instances du père, qui ne voulait pas laisser refroidir le dîner, tout le monde sortit, excepté le docteur, la mère, la tante et Valentin.

Hélène avait fermé les yeux et appuyé sa tête contre le dossier du canapé; ses nerfs paraissaient se calmer, car elle n'était plus agitée que par de rares frissons.

Le docteur fit remarquer à voix basse que l'accès était sans doute passé et que la malade serait bientôt rétablie. Il ne lui fallait qu'un peu de repos.

On se tint donc tranquille, et personne ne dit mot. La tante Vleugels descendit pour rassurer les convives, et ne tarda pas à remonter.

Enfin Hélène rouvrit les yeux et regarda sa mère sans rien dire. Celle-ci s'approcha, lui prit la main et l'encouragea doucement par de consolantes paroles. Le docteur et la tante Vleugels, de leur côté, essayèrent de la convaincre que l'agitation de ses nerfs serait bientôt calmée et qu'elle ne ressentirait plus rien de cette petite indisposition.

Valentin hésita longtemps, il ne savait que faire, ni comment se conduire; lui seul, le mari, n'osait approcher de sa femme. Elle paraissait accepter avec reconnaissance les consolations des autres; mais, s'il lui parlait, sa voix ne

la ferait-elle pas retomber dans une nouvelle attaque? Cependant, il ne pouvait rester immobile et en apparence rester inerte. La mère Minnens et la tante le regardaient d'un air de reproche et leurs yeux l'appelaient auprès de sa femme.

Il s'approcha, le cœur battant, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— Le ciel soit loué, Hélène, de vous avoir délivrée de cette affreuse indisposition!... Prenez courage, ma chère, tantôt vous pourrez descendre et recevoir les félicitations de nos amis.

Ce qu'il craignait, et pis encore, se réalisa à l'instant. Le seul son de sa voix avait fait courir des frissons sur les lèvres et sur les joues de la malade; mais, au mot de félicitations, un rire amer contracta sa bouche, ses pieds et ses mains s'agitèrent par secousses violentes, comme si ses nerfs se tendaient à se rompre, puis se détendaient tout à coup.

La mère et la tante levèrent les bras au ciel en poussant un cri d'angoisse. Valentin recula de quelques pas, cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer.

Le docteur imposa silence aux deux femmes et s'efforça de les convaincre qu'elles s'alarmaient à tort. Il ôta à Hélène sa couronne nuptiale et lui mouilla le visage avec de l'eau fraîche. Elle essaya d'écartier ses mains, mais il était facile de voir que ses mouvements n'o-

béissaient plus à sa volonté.

Le médecin travailla longtemps en vain pour triompher de l'attaque de nerfs; le mal empirait de plus en plus.

Le vieux praticien sembla même s'effrayer, en voyant tout à coup une rougeur ardente monter au front de la malade, et en sentant son pouls s'accélérer avec une vitesse extraordinaire.

Il se leva, tourna la clef de la porte dans la serrure et la mit dans sa poche. Puis il dit à voix basse aux deux femmes qui le regardaient en tremblant :

— Soyez raisonnables et prenez courage. Pas d'hésitation. Donnez-moi des linges, un mouchoir, un bassin. Il faut que je saigne madame. Silence, pour l'amour de Dieu! Cela ne signifie rien et cela la guérira. C'est fini en un instant.

La mère Minnens eût sans doute rempli la chambre du bruit de ses plaintes, si le docteur ne l'avait pour ainsi dire réduite au silence et forcé de lui donner les linges dont il avait besoin.

Qui donc l'assisterait dans cette opération? Il se tourna vers le mari; mais, en le voyant pleurer à chaudes larmes, il le laissa tranquille et invoqua l'aide de la tante Vleugels. On couvrit Hélène d'un drap de lit pour ne pas tacher sa sa belle robe; le docteur lui ouvrit la veine, et le sang jaillit dans le bassin que tenait la tante Vleugels.

Valentin, qui jusqu'à ce moment, plongé dans une immense douleur,

n'avait pas eu conscience de ce qu'on faisait, fut tiré de son abattement par un cri perçant de la mère Minnens; il tourna les yeux vers Hélène et vit le sang qui coulait dans le bassin, le sang de sa fiancée; sa prédiction allait-elle donc s'accomplir, et n'avait-il épousé qu'un cadavre?

Il tomba sur un fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

Le docteur eut bientôt bandé la piqûre. Hélène paraissait épuisée, mais fort tranquille et probablement délivrée de son attaque de nerfs. Aidé de la mère et de la tante, le docteur la porta sur son lit, arrangea les oreillers sous sa tête, jeta un drap sur elle, et recommanda le silence le plus absolu.

Au bout de quelques minutes, on frappa à la porte. Le docteur ouvrit, après avoir caché tout ce qui avait servi à la saignée.

Le fabricant d'huile, déjà un peu animé par le vin, entra et demanda :

— Eh bien, comment cela va-t-il ici? N'est-ce pas encore fini?

— Cela va mieux; Hélène repose, répondit la tante Vleugels.

— Ah ça! descendez donc tous pour vider un verre à la santé des nouveaux mariés. Une belle noce, vraiment! On se croirait un enterrement. — Et vous, mon beau-fils, allez-vous continuer à geindre pour une bagatelle qui sera passée tout à l'heure? Le beau marié qui, le jour de ses noces, oublie de boire et de manger!

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 6 JANVIER 1874

LA FIANCÉE

PAR HENRI CONSCIENCE

Valentin fit un pas en avant pour suivre le conseil un peu brutal de son beau-père; mais Hélène, par un mouvement d'inquiétude, avait pris le bras de sa mère et celui du docteur. Elle se leva en chancelant, et monta péniblement l'escalier, suivie de la tante Vleugels, de son père, de Valentin et de quelques autres membres de la famille. Le docteur voulait la mener à son lit; mais elle dégagea son bras et se jeta sur un sofa en répondant d'une voix étouffée :

— Non, non, pas sur mon lit; je suis bien ici. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi en paix, laissez-moi respirer.

Et, comme Valentin murmurait quelques paroles d'encouragement, elle jeta autour d'elle un regard suppliant.

— Je vous en prie, soupirez-elle, faites silence autour de moi; par pitié,

ne parlez pas. Ces voix m'irritent les nerfs. Descendez tous, et laissez-moi seule.

Sur l'ordre du docteur, qui donna raison à la malade, et sur les instances du père, qui ne voulait pas laisser refroidir le dîner, tout le monde sortit, excepté le docteur, la mère, la tante et Valentin.

Hélène avait fermé les yeux et appuyé sa tête contre le dossier du canapé; ses nerfs paraissaient se calmer, car elle n'était plus agitée que par de rares frissons.

Le docteur fit remarquer à voix basse que l'accès était sans doute passé et que la malade serait bientôt rétablie. Il ne lui fallait qu'un peu de repos.

On se tint donc tranquille, et personne ne dit mot. La tante Vleugels descendit pour rassurer les convives, et ne tarda pas à remonter.

Enfin Hélène rouvrit les yeux et regarda sa mère sans rien dire. Celle-ci s'approcha, lui prit la main et l'encouragea doucement par de consolantes paroles. Le docteur et la tante Vleugels, de leur côté, essayèrent de la convaincre que l'agitation de ses nerfs serait bientôt calmée et qu'elle ne ressentirait plus rien de cette petite indisposition.

Valentin hésita longtemps, il ne savait que faire, ni comment se conduire; lui seul, le mari, n'osait approcher de sa femme. Elle paraissait accepter avec reconnaissance les consolations des autres; mais, s'il lui parlait, sa voix ne

la ferait-elle pas retomber dans une nouvelle attaque? Cependant, il ne pouvait rester immobile et en apparence rester inerte. La mère Minnens et la tante le regardaient d'un air de reproche et leurs yeux l'appelaient auprès de sa femme.

Il s'approcha, le cœur battant, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— Le ciel soit loué, Hélène, de vous avoir délivrée de cette affreuse indisposition!... Prenez courage, ma chère, tantôt vous pourrez descendre et recevoir les félicitations de nos amis.

Ce qu'il craignait, et pis encore, se réalisa à l'instant. Le seul son de sa voix avait fait courir des frissons sur les lèvres et sur les joues de la malade; mais, au mot de félicitations, un rire amer contracta sa bouche, ses pieds et ses mains s'agitèrent par secousses violentes, comme si ses nerfs se tendaient à se rompre, puis se détendaient tout à coup.

La mère et la tante levèrent les bras au ciel en poussant un cri d'angoisse. Valentin recula de quelques pas, cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer.

Le docteur imposa silence aux deux femmes et s'efforça de les convaincre qu'elles s'alarmaient à tort. Il ôta à Hélène sa couronne nuptiale et lui mouilla le visage avec de l'eau fraîche. Elle essaya d'écartier ses mains, mais il était facile de voir que ses mouvements n'o-

béissaient plus à sa volonté.

Le médecin travailla longtemps en vain pour triompher de l'attaque de nerfs; le mal empirait de plus en plus.

Le vieux praticien sembla même s'effrayer, en voyant tout à coup une rougeur ardente monter au front de la malade, et en sentant son pouls s'accélérer avec une vitesse extraordinaire.

Il se leva, tourna la clef de la porte dans la serrure et la mit dans sa poche. Puis il dit à voix basse aux deux femmes qui le regardaient en tremblant :

— Soyez raisonnables et prenez courage. Pas d'hésitation. Donnez-moi des linges, un mouchoir, un bassin. Il faut que je saigne madame. Silence, pour l'amour de Dieu! Cela ne signifie rien et cela la guérira. C'est fini en un instant.

La mère Minnens eût sans doute rempli la chambre du bruit de ses plaintes, si le docteur ne l'avait pour ainsi dire réduite au silence et forcé de lui donner les linges dont il avait besoin.

Qui donc l'assisterait dans cette opération? Il se tourna vers le mari; mais, en le voyant pleurer à chaudes larmes, il le laissa tranquille et invoqua l'aide de la tante Vleugels. On couvrit Hélène d'un drap de lit pour ne pas tacher sa sa belle robe; le docteur lui ouvrit la veine, et le sang jaillit dans le bassin que tenait la tante Vleugels.

Valentin, qui jusqu'à ce moment, plongé dans une immense douleur,

n'avait pas eu conscience de ce qu'on faisait, fut tiré de son abattement par un cri perçant de la mère Minnens; il tourna les yeux vers Hélène et vit le sang qui coulait dans le bassin, le sang de sa fiancée; sa prédiction allait-elle donc s'accomplir, et n'avait-il épousé qu'un cadavre?

Il tomba sur un fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

Le docteur eut bientôt bandé la piqûre. Hélène paraissait épuisée, mais fort tranquille et probablement délivrée de son attaque de nerfs. Aidé de la mère et de la tante, le docteur la porta sur son lit, arrangea les oreillers sous sa tête, jeta un drap sur elle, et recommanda le silence le plus absolu.

Au bout de quelques minutes, on frappa à la porte. Le docteur ouvrit, après avoir caché tout ce qui avait servi à la saignée.

Le fabricant d'huile, déjà un peu animé par le vin, entra et demanda :

— Eh bien, comment cela va-t-il ici? N'est-ce pas encore fini?

— Cela va mieux; Hélène repose, répondit la tante Vleugels.

— Ah ça! descendez donc tous pour vider un verre à la santé des nouveaux mariés. Une belle noce, vraiment! On se croirait un enterrement. — Et vous, mon beau-fils, allez-vous continuer à geindre pour une bagatelle qui sera passée tout à l'heure? Le beau marié qui, le jour de ses noces, oublie de boire et de manger!